



## Rives méditerranéennes

27 | 2007

Moyens, supports et usages de l'information  
marchande à l'époque moderne

---

# Inertie épistolaire et audace négociante au XVIII<sup>e</sup> siècle

Quelques considérations sur la maison Roux de Marseille

Sébastien Lupo

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rives/2063>

DOI : 10.4000/rives.2063

ISBN : 978-2-8218-0052-6

ISSN : 2119-4696

### Éditeur

TELEMME - UMR 6570

### Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2007

Pagination : 109-122

ISSN : 2103-4001

### Référence électronique

Sébastien Lupo, « Inertie épistolaire et audace négociante au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Rives nord-méditerranéennes* [En ligne], 27 | 2007, mis en ligne le 27 juin 2008, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rives/2063> ; DOI : 10.4000/rives.2063

---

Ce document a été généré automatiquement le 21 avril 2019.

© Tous droits réservés

---

# *Inertie épistolaire et audace négociante au XVIII<sup>e</sup> siècle*

Quelques considérations sur la maison Roux de Marseille

Sébastien Lupo

---

- 1 Le XVIII<sup>e</sup> siècle est « le temps de l'épanouissement<sup>1</sup> » du capitalisme commercial, pour reprendre la formule de Charles Carrière. La réussite en affaires passe par l'échange profitable, ce qui nécessite, dans une économie marquée par l'incertitude<sup>2</sup>, une gestion perpétuelle du risque. Un exercice dialectique complexe se pose aux commerçants de l'époque, opposant prudence et audace. « Quand on ne veut courir aucun risque, il est bien difficile de faire des profits<sup>3</sup> » écrit Pierre Verduc, un puissant négociant breton basé à Cadix, à propos de son confrère lisboète Curraud qui avait tenté d'assurer une pacotille ainsi que le profit qu'elle pouvait générer. Cependant, le négociant, ce riche homme d'affaires aux activités multiples, inséré dans le commerce mondial, « n'est pas un joueur<sup>4</sup> ». Son expertise s'évalue au contraire par la sûreté de ses investissements.
- 2 Cette époque marque également l'ascension de Marseille au statut de port mondial<sup>5</sup>. Si, au début du siècle, « l'espace économique du port [Marseille] et des négociants est toujours, dans une large mesure, cerné par des rivages familiers<sup>6</sup> », la Méditerranée, Charles Carrière note qu'à la fin « ce qui frappe aussitôt c'est l'ampleur mondiale du négoce (...) il n'est point de trafic international d'alors, où, plus ou moins, par les hommes, les navires, les capitaux, Marseille ne soit présente<sup>7</sup> ». Pour ce faire, les négociants marseillais devaient nécessairement traiter une masse colossale d'informations qui transitaient avant tout par les lettres de leurs régisseurs, associés et autres relations des quatre coins de la planète marchande. Une rapide évaluation du fonds Roux achève d'en convaincre l'observateur<sup>8</sup>.
- 3 Cette maison, qui apparaît en 1728 en prenant la succession de Raymond Bruny, est l'une des plus considérables du port provençal. Elle bénéficie de moyens importants – les avoirs des Frères Roux sont évalués en 1791 à plus de deux millions et demi de livres tournois – et d'une pérennité qui lui valent une réputation de solidité, base de la confiance et condition de la réussite en affaires. Deux relations épistolaires attirent l'attention du

chercheur : celle entretenue avec les maisons Verduc de Cadix de 1733 à 1775 et celle avec Garavaque et Cusson de Smyrne de 1759 à 1772. La première est une des plus puissantes maisons françaises du port andalou appartenant à la première catégorie de Didier Ozanam, celle des sociétés dont le capital dépasse les deux cent mille piastres<sup>9</sup> (soit huit cent mille livres tournois), la deuxième est en fait la régie bâtie par les Roux avec la maison carcassonnaise de Paul Cusson<sup>10</sup>. La première incarne la nouveauté atlantique, la seconde la tradition levantine. Elles attestent du caractère mondial de l'activité roussienne : Cadix est la porte de l'Amérique espagnole depuis le 8 mai 1717 et le transfert de la *Casa de la Contratación*, Smyrne, celle de l'Orient<sup>11</sup>.

- 4 Ces deux correspondances présentent aussi l'indéniable intérêt d'une assez bonne conservation. Ainsi, nous disposons respectivement au Département du Patrimoine Culturel de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Marseille de huit cent cinquante neuf<sup>12</sup> et cinq cent quarante-cinq lettres<sup>13</sup>. A vol d'oiseau, Marseille est distante de Cadix d'environ mille deux cents kilomètres, contre plus de deux mille par rapport à Smyrne. Étant donné les moyens terrestres et maritimes employés pour transmettre les courriers, on peut conjecturer *a priori* que la distance est problématique pour nos négociants puisqu'elle entrave la circulation de l'information. Pour autant, nos correspondances perdurent, preuve qu'une activité commerciale se maintient. Quel a été alors l'impact des modes de transmission de l'information sur le négoce des maisons Roux et de leurs partenaires commerciaux gaditans et smyrniotes ?
- 5 Pour appréhender un corpus de plus de mille trois cents lettres et comprendre le fonctionnement de ces échanges épistolaires, une approche quasi quantitative s'impose avant de procéder aux premières interprétations et à la confrontation de ce matériau avec d'une part, des sondages plus qualitatifs de la source et d'autre part, les apports des pièces comptables contenues dans le fond Roux<sup>14</sup>.

## Machinerie épistolaire

- 6 La comparaison entre nos deux correspondances se trouve facilitée par une certaine similarité des contextes locaux. En effet, la France conserve de bonnes relations aussi bien avec le Royaume d'Espagne qu'avec la Sublime Porte. Les trois pactes de famille entre Bourbons espagnols et français de 1733, 1743 et 1761<sup>15</sup> assurent la tranquillité des négociants français à Cadix. Elle les prévient de mesures d'expulsion comme les connaissent les sujets de la maison de Hanovre en septembre 1739, lors du déclenchement de la guerre de l'Oreille de Jenkins<sup>16</sup>, et, par conséquent, de très lourdes perturbations de leur activité commerciale sur la place andalouse. De même, en Orient, les régisseurs smyrniotes profitent des capitulations du 28 mai 1740. Les sujets du roi de France bénéficient d'une certaine préséance diplomatique par rapport aux autres nations étrangères, d'un ensemble d'exemptions de taxes et de garanties pour leur sécurité<sup>17</sup>. Toutefois, la « révolution diplomatique<sup>18</sup> » manifestée dans le traité de Versailles du 1<sup>er</sup> mai 1756, c'est-à-dire l'entente entre les Bourbons et les Habsbourg, provoque une péjoration des relations franco-ottomanes sans que pour autant le commerce soit notablement remis en cause.
- 7 Les formes des deux correspondances s'avèrent en revanche, assez dissemblables. Les échanges épistolaires Verduc-Roux empruntent très largement les envois par « voie de terre<sup>19</sup> », autrement dit, ils transitent par la malle-poste. Comme l'ont décrit Michel Gutsch et René Squarzoni, il y avait au moins pour le début de notre période, « un seul

départ de courrier vers l'Espagne », et ce dernier « arrive et repart en quelques heures » tant à Cadix qu'à Marseille<sup>20</sup>. Ainsi, on ne trouve qu'un format de lettre : un feuillet plié en deux mesurant 23 centimètres de hauteur et 19 de largeur. Le mode relatif au nombre de page est de trois sur l'ensemble de la période. Ce choix s'explique par la régularité de la malle-poste que la « voie de mer » ne pouvait offrir. Elle faisait intervenir un ensemble de facteurs aggravant l'incertitude qui planait sur la transmission du courrier : la disponibilité aléatoire de vaisseaux au départ de Cadix allant à Marseille, les durées variables de chargement, reculant la date d'appareillage effective, les aléas des conditions de navigation (régime des vents surtout), les possibles et « impatientants<sup>21</sup> » arrêts intermédiaires dans les ports espagnols méditerranéens ou les captures par des vaisseaux anglais durant les nombreuses guerres qui ont émaillé le siècle. L'étude détaillée de la liasse Jamets Verduc Vincent<sup>22</sup> le confirme. Sur les neuf lettres par voie de mer expédiées de Cadix à Marseille, six présentent un temps d'acheminement supérieur, parfois de plus de dix jours, au mode de la malle-poste. En plus de l'incertitude, il semblerait que la voie maritime soit potentiellement plus lente que son équivalent terrestre.

- 8 Celle-ci dans le sens Marseille-Cadix n'est prise explicitement en défaut qu'à dix reprises selon nos comptages. De tels manquements dans 9 cas sur 10 se produisent durant une période de guerre : 5 pour celle de l'Oreille de Jenkins et 4 pour celle de Sept ans. Rapportées aux douze années de belligérance pour lesquelles nous avons la correspondance Verduc, nous pouvons conclure que les perturbations, s'il ne s'agit pas d'une simple concomitance, sont négligeables. La voie de terre est plus sûre et plus régulière.
- 9 La correspondance smyrniote fait preuve d'une plus grande originalité. Premièrement, ces échanges épistolaires se signalent, comme les autres correspondances levantines, par leur grande prodigalité. Certes, le corpus Garavaque ne comporte pas de lettre de 52 pages au format 19 centimètres par 23<sup>23</sup>, mais dans les mêmes dimensions, la plus longue missive en compte 18. Le volume d'écrits conservé est sans commune mesure avec leurs équivalents gaditans. On dénombre pas moins de cinq formats de lettres. La majeure partie, soit 52 % du total des envois, correspond à la norme employée à Livourne ou à Cadix. Onze d'entre elles répartissent le message en deux colonnes, ce qui permet une plus grande densité d'écriture. Les indications les concernant demeurent imprécises, mais il semblerait qu'ils s'agissent de lettres envoyées par la voie de Vienne. Cette méthode d'expédition particulièrement onéreuse<sup>24</sup> imposait une limitation drastique de la quantité de papier envoyé. À la différence de Charles Carrière, nous n'avons pas été sensible à la finesse particulière du support, mais plutôt à l'aspect compact de l'écriture. En outre, on remarque, pour 38 % des lettres conservées, une taille qui excède le format A4 contemporain (21 par 29,7 centimètres). Deux autres formats intermédiaires assez marginaux (6 % du total) et quelques billets de taille réduite complètent le dispositif. En pondérant le nombre de pages écrites pour chaque envoi et en choisissant comme unité de base le format 19 par 23, on aboutit à un total de plus de 3 200 pages conservées pour la période allant de juillet 1759 à septembre 1772 (l'année 1770 étant manquante), soit une moyenne pour chaque pli de l'ordre de six pages petit format. L'abondance est de mise dans ce corpus.
- 10 À Cadix, l'incertitude a conduit au choix de la malle-poste, à Smyrne, le coût, celui de la mer. En effet, soucieux d'économies, les régisseurs levantins optent peu pour la voie de Vienne : l'essentiel des courriers transitait par bateaux, moyen qui n'imposait pas les mêmes contraintes paginales. L'absence d'indications systématiques interdit tout comptage précis.

Si l'on se réfère à la présence de lettres en colonnes, dont le souci d'économie de papier correspond bien aux contraintes imposées par cette méthode, elle aurait été surtout employée au début de la société (jusqu'en 1761) et singulièrement en 1771, c'est-à-dire, deux périodes où la voie de mer se trouve menacée respectivement par l'activité des Anglais et celle des Russes. Quelques mentions font état d'un recours intermittent à la voie de Vienne, cependant, il demeure très minoritaire. Autre défaut, dont la disposition en colonne est annonciatrice : le manque de sûreté. On peut effectivement conjecturer qu'un tel procédé permettait des pliages plus complexes grâce à une épaisseur moindre<sup>25</sup>, et donc de passer plus efficacement inaperçu. Dans sa lettre particulière du 22 avril 1762, le régisseur s'avère assez explicite sur les limites de la voie de Vienne car il ne peut « par cette voie entrer dans biens des détails<sup>26</sup>. » La voie terrestre n'était donc pas exempte d'espionnage. La malle de Provence non plus d'ailleurs. Preuve en est l'emploi de ce que Robert Chamboredon appelle le « langage codé d'origine gaditane (...) utilisé pour être à l'abri si une lettre s'égarait bien plus que pour déjouer d'éventuelles investigations dans les livres des négociants<sup>27</sup>. » Ainsi les piastres deviennent « limons » et les barretons d'argent, de « pâte » voire de « cire blanche ». Pourquoi falsifier de la sorte ces dénominations si les lettres n'étaient lues que par leurs destinataires, très au fait du caractère interlope des envois de métaux précieux ? De même, durant la guerre de Sept ans le corpus Verduc contient quatre lettres en 1758 dont les signatures ont été raturées ou remplacées par un prête-nom, comme si la véritable identité de l'expéditeur devait rester cachée<sup>28</sup>. Ce défaut ne paraît cependant, dans aucun des deux cas, véritablement décisif, à l'inverse du rapport temps/coût.

## Approche sérielle des échanges épistolaires

- 11 À Cadix, le choix de la régularité a un prix : l'inertie. Grâce aux dates de réponses de Roux, portées au dos des missives et à celles des accusés de réception de Verduc, généralement évoquées en début de lettres, on peut reconstruire le cycle complet d'une proposition : son départ de Cadix, la réponse de Roux et sa réception par Verduc. Pour la période 1733 à 1739, nous avons pu établir 64 cycles complets dont le mode est de 49 jours avec 29 occurrences. Nous devons également ajouter à ce chiffre les 3 cas à 48 et 50 jours qui peuvent découler d'un traitement légèrement plus rapide ou légèrement plus lent par les commis des deux maisons. Nous avons par la même un total de 35 cycles complets, soit la majorité dont on peut penser qu'elle représente le cas normal. Pour obtenir la réponse de Roux sur une éventuelle proposition, la maison de Cadix doit donc patienter une cinquantaine de jours. On comprend parfaitement dès lors les regrets de Jamets, Verduc, Vincent le 19 avril 1735<sup>29</sup> sur l'inertie de la correspondance et les demandes réitérées d'ordre préventif<sup>30</sup> dans le but de pouvoir agir au nom de Roux sans avoir à attendre ces 49 jours qui signifient le plus souvent perdre l'opportunité de spéculation.
- 12 Le trajet Marseille-Cadix peut faire l'objet d'une réflexion sur les trente-neuf années par le truchement des accusés de réception verduciens. À nouveau, grâce au mode, on peut voir une constante accélération dans la transmission normale du courrier. Trois paliers se succèdent : à 27 jours pour la période de 1733 à 1736, 22 jours de 1736 à 1754, puis à partir de 1754 à 15 jours et enfin 16 de 1756 à 1760, variation infime imputable sans doute aux usages des commis. Les facteurs expliquant cette amélioration sont à rechercher dans le volontarisme politique des Bourbons et sans doute dans l'amélioration du réseau routier tant en France, œuvre de d'Ormesson et d'Orry pour le « pavé du Roi », qu'en Espagne, même si en l'occurrence il est bien moindre, quarante mille contre deux mille kilomètres

de voie moderne<sup>31</sup>. Les lettres mettent 12 journées de moins pour effectuer le trajet Marseille-Cadix entre 1733 et 1754, une amélioration importante pour le cycle complet étant donné que nous n'en considérons ici que la moitié. On peut dès lors, avec précaution toutefois, tabler sur une réduction de l'ordre de 24 jours, ce qui ramènerait le cycle complet autour de 25 jours en fin de période contre une cinquantaine dans la décennie 1730.

- 13 Si la transition de 27 à 22 jours ne fait pas l'objet de remarques particulières, à propos de la baisse à 15/16 jours, il s'agit d'un réel progrès, voulu et planifié qui génère une augmentation des frais de port, comme le confie Pierre Verduc le 17 septembre 1754<sup>32</sup> en indiquant que « suivant la nouvelle disposition pour le courrier du Nord et de la France, nous recevrons nos lettres sept jours plus tôt, mais comme on a augmenté le port, et surtout des paquets, il faudra ménager le papier. » Une telle précaution était déjà de mise, les lettres provenant de Cadix excédant rarement les quatre pages, c'est-à-dire un feuillet. La correspondance passive étudiée est efficace, elle fait le point avec une grande économie de termes.
- 14 Dernier signe apparent de la coopération franco-espagnole afin d'accélérer les échanges épistolaires entre les deux places, le passage au double courrier hebdomadaire en 1760 décrit comme tel par Robert Chamboredon :
- 15 « ...arrivé dans le port andalou le lundi et le jeudi à 10 heures, le courrier repartait le mardi et le vendredi minuit en temps normal (...) la grogne des principales sociétés qui décidèrent de ne pas écrire le vendredi et de se borner au courrier du mardi ne fut d'aucun effet et l'intensification des échanges épistolaires s'ensuivit<sup>33</sup>. »
- 16 La correspondance Verduc-Roux semble échapper à ce jugement, nous reviendrons sur ce point.
- 17 Le corpus Roux-Garavaque ne présente pas du tout les mêmes régularités comme le choix de la voie de mer pouvait le laisser conjecturer. Pour pallier aux éventuelles pertes, la stratégie consistait à envoyer des duplicatas, voire des triplicatas des lettres expédiées à Marseille. De juillet 1759 à décembre 1760, nous possédons 90 plis dont 24 sont explicitement marqués comme contenant des copies de précédents envois. Le record en la matière se trouve dans celui du 11 mai 1762<sup>34</sup>, puisqu'il s'agit d'un quintuplicata. De plus, une même lettre pouvait contenir le quatrième retranscription d'un message, suivie de la troisième d'un autre, du deuxième d'un précédent et ainsi de suite, avant d'arriver à des propos originaux, un peu à la manière des poupées gigognes. Par la suite, les occurrences de quadruplicatas ou triplicatas deviennent rarissimes. La paix advenant, de telles redondances ne sont sans doute plus nécessaires. Cependant, l'envoi habituel d'un double est attesté. Par exemple, le 6 mars 1766, Garavaque et Cusson s'étonnent du silence roussien à propos d'une précédente missive alors qu'elle « a cependant passé en original et copie par les capitaines Guirard et Garan<sup>35</sup>. »
- 18 Plus généralement, on remarque une très grande fréquence d'expédition, copies ou lettres originales. Pour essayer de la déterminer, nous avons comptabilisé l'écart en nombre de jours qu'il y a entre les dates des courriers qui se suivent. Lorsque nous avons trouvé une mention explicite au courrier précédent, nous avons pu établir l'écart certain entre eux deux. Malheureusement, ce genre d'annotations n'est pas systématique. Pour une bonne part de cette correspondance, nous n'avons que des écarts bruts, c'est-à-dire tels qu'ils apparaissent dans le corpus Garavaque et Cusson. Un très faible écart brut sera donc malgré tout révélateur d'une fréquence forte (mais qui, du fait de lettres perdues, a

pu l'être encore plus). En revanche, l'élévation de ce dernier n'apporte aucune précision tangible. Le diagramme obtenu<sup>36</sup> confirme l'impression d'anarchie. Les courriers sont expédiés à un rythme soutenu. L'écart zéro correspond ainsi à deux lettres de la même date soit expédiées à des titres différents (une lettre de la société pour la maison Roux frères, doublée d'une seconde destinée particulièrement à Pierre-Honoré Roux), soit envoyées par deux méthodes différentes (une voie de Vienne, l'autre voie de mer, ou alors par deux capitaines différents). Calculer une moyenne n'aurait pas grand sens. Trois choses surgissent immédiatement : l'absence de rythme évident, le grand nombre d'écarts strictement inférieurs à sept jours et la relative homogénéité de la correspondance pendant douze années.

- 19 L'absence de rythme tient au mode d'expédition. On envoie quand on le désire, les bateaux rejoignant Marseille manquent très rarement. Au pire, les négociants complètent par la voie de Vienne. Nous sommes loin du cas gaditan où la malle-poste régule les flux épistolaires. L'homogénéité et la frénésie d'envois nous ont plus interpellé, surtout si on les recoupe avec l'évolution de la masse d'écrits expédiée depuis Smyrne. S'il y avait adéquation entre le volume d'affaires et ce dernier, il devrait y avoir des aspérités marquées dans nos comptages, du fait même de la labilité du négoce. Or, il n'en est rien. La lecture précise des lettres couvrant les dix-huit premiers mois de la société éclaire cet apparent paradoxe. Non seulement les régisseurs envoient des copies, mais ils ne cessent de répéter les mêmes choses sous différentes modalités. Ici, l'annonce d'une vente future, là, le résultat de cette vente, un peu plus tard, le bilan après paiement. Si les affaires sont au calme, les régisseurs s'en plaignent, proposent de nouveaux arbitrages, évoquent des rumeurs qui courent dans la place... Ainsi, quel que soit le contexte, les lettres se remplissent et sont expédiées inlassablement vers les majeurs marseillais. Charles Carrière évoquait dans son œuvre fondamentale que ce rythme soutenu consistait en « une lettre environ par semaine.<sup>37</sup> » Si l'on croise nos données brutes et certaines, nous arrivons à une proportion d'un courrier sur deux qui est espacé de moins de sept jours de son prédécesseur. Elle dépasse les 56 % si l'on y inclut ceux séparés de sept journées. C'est donc un torrent de lettres qui se déverse entre Smyrne et Marseille. Le lien épistolaire, très fort, noué entre les majeurs et les commanditaires s'harmonise par conséquent avec le lien hiérarchique qui unit les deux sociétés. Il ne se passe pas un événement à Smyrne sans que les Roux n'en soient avertis à plusieurs reprises et souvent dans les moindres détails.
- 20 Un tel dispositif permettait donc que les nouvelles ne se perdent pas en chemin. En revanche, pour diminuer le caractère aléatoire des traversées entre Smyrne et Marseille, il ne semble pas y avoir eu de solution. Les capitaines qui naviguent en droiture doivent compter avec les fortunes de mer, tandis que d'autres peuvent ou doivent faire relâche pour des durées variables dans les ports du Levant ou d'Italie avant de rejoindre la cité phocéenne. Pour y accéder, il faut ajouter les formalités et le transit depuis l'île de Pomègue qui sert de sas sanitaire<sup>38</sup>. Nous n'avons que peu de données concernant le trajet Smyrne-Marseille. Contrairement à d'autres correspondances, le commis des Roux n'a pas inscrit systématiquement la date de réponse au dos des lettres. Nous avons seulement treize indications qui concernent la fin de la période d'étude (de septembre 1768 à octobre 1769). Si on compare la date du courrier expédié depuis l'Anatolie et la date de réponse indiquée par les Roux, on obtient une moyenne de 46 jours, avec une dispersion allant de 29 à 66 jours. Pour seulement deux d'entre elles, nous avons en plus la date d'arrivée à Pomègue. Deux cas, c'est bien peu pour tirer une conclusion. Ces deux envois



de 1769 ont lieu alors que la peste à Smyrne est considérée comme très grave par les autorités sanitaires<sup>39</sup>, ce qui explique le temps de latence à Pomègue entre 17 et 27 jours. La récurrence des épidémies à Smyrne laisse croire qu'un tel retard dans la transmission des lettres a dû être assez fréquent.

- 21 Dans l'autre sens, Marseille-Smyrne, les données sont plus nombreuses. Généralement, les régisseurs débute leur courrier par l'énumération des lettres qu'ils ont reçues et auxquelles ils vont faire suite, une sorte d'accusé de réception. Pour un œil habitué aux correspondances gaditanes, leur mise en série procure une impression d'anarchie<sup>40</sup>. Il n'est pas rare de trouver l'accusé réception de quatre lettres voire plus. Au lieu d'avoir un système de transmission fluide, les échanges épistolaires procèdent par à-coups. On retrouve la même caractéristique que précédemment, c'est-à-dire une certaine régularité pendant douze années, les valeurs se dispersant généralement entre 25 et 50 jours, accompagnée, au demeurant, par la carence de valeurs-types clairement définies.
- 22 En établissant des moyennes annuelles par lettre reçue, on constate l'absence d'évolution marquée en treize années. Tout au plus pouvons-nous établir une césure en 1765, où l'on passe de valeurs supérieures à 45 jours à des valeurs inférieures à ce seuil. Une explication qui n'userait que des perturbations induites par les conflagrations qui affectent la Méditerranée ne paraît pas valable. On peut penser que les gênes occasionnées par les Anglais, jusqu'en 1763, soient supérieures à celles des Russes à partir de 1768, expliquant, par la même, l'évolution lente à la baisse pour ces accusés de réception. La dépression subite (à 42 jours) en 1763 peut provenir d'un recours plus systématique à des navires qui voyagent en droiture vers le Levant pour profiter des opportunités liées à la paix. Cependant, toutes les autres variations échappent à une détermination par le contexte. La proximité des valeurs rend, en outre, toute hypothèse particulièrement périlleuse.
- 23 Par conséquent, il apparaît clairement que lorsque la maison Roux expédiait un courrier, elle n'était pas en mesure d'évaluer précisément la date où ses envoyés en prendraient connaissance. Si maintenant on essaie de reconstituer un ensemble complet fictif, à partir des moyennes que l'on a pu établir précédemment, on se rend compte qu'une proposition expédiée de Smyrne puis évaluée à Marseille, mettra en moyenne plus de 90 jours (97 pour être « précis ») afin de faire la navette entre les deux places. Il ne s'agit que d'un ordre de grandeur, mais cela montre malgré tout l'inertie certaine d'un système où toutes les décisions prises par les régisseurs doivent être approuvées par les commanditaires. On comprend, dès lors, qu'à la moindre nouveauté Pierre-Paul Garavaque prenne immédiatement sa plume, y compris si la veille ou l'avant-veille une lettre est déjà partie à destination de Marseille. En trois mois, une situation favorable peut largement connaître plusieurs « révolutions », pour reprendre le terme employé par les négociants. Cette correspondance recèle d'ailleurs une remarque, pour le moins acrimonieuse, sur les manquements roussiens à l'impératif de célérité dans leurs réponses en excipant le retard de « huit à dix jours<sup>41</sup> » par rapport à celles des autres maisons. Les difficultés de communications entre Marseille et Smyrne induisent donc une incertitude importante qui ne paraît pas modérée par des pratiques négociantes *ad hoc* au cours des treize années d'existence de la commandite.



## Des liaisons épistolaires handicapantes ?

- 24 Pour la correspondance gaditane, le comptage des lettres conservées dans le fonds Roux indique très clairement une chute brutale dans les volumes échangés au cours de la décennie 1760. De plus, entre l'émission de la lettre à Marseille et l'accusé réception de Verduc, les relevés montrent une plus grande dispersion dans les durées observées, donc une plus grande irrégularité. A titre d'exemple, le mode, que l'on conjecture être la situation normale, pour 1760 et 1761, représente moins de la moitié des cas conservés dans le fonds Roux. Par ailleurs, l'observation minutieuse des dates des missives pour la période débutant en 1760, ainsi que celles simplement évoquées mais qui ne nous sont pas parvenues, on n'atteint pas, dans le meilleur des cas, le cinquième de la correspondance concernée par le courrier bihebdomadaire pour chaque année étudiée. Il était censé intensifier les flux d'informations. Certes, l'échantillon est restreint. Cependant, cette distorsion dans la correspondance, ce manque d'activité, d'intérêt, peut être appréhendé de manière plus fine.
- 25 Partant du principe que l'intervalle de temps normal entre deux lettres est de sept jours (ou possiblement moins après 1760), dès lors que ce seuil est dépassé et avéré par les indications en tête de messages relatives au dernier courrier, on peut commencer à dénombrer ce que nous nommerons des retards. Par la suite, pour pondérer quelque peu ce décompte, le calcul du pourcentage de ces derniers par rapport au stock de lettres conservées permet d'évaluer conjointement avec la somme de ces retards en jours, l'état général du réseau Verduc-Roux. Or, à grands traits<sup>42</sup>, les chiffres obtenus du fait du caractère aléatoire de la conservation des lettres et des mentions portées ou non par les commis de la maison Verduc, devant être pris en considération avec précaution, entre la période 1733-1741 (alors que depuis 1739 la guerre a éclaté entre l'Espagne et l'Angleterre) et celle de 1761 à 1772, le pourcentage de retard est respectivement de 10 contre 50 %, leur somme d'une soixantaine de jours contre une centaine. Les accusés de réception montrent également une assez sérieuse perturbation : aucun mode n'apparaît. En 1766 nous avons un cas de 107 jours, en 1772 de 93 jours et en 1771 de 195, ce dont Jean Payan s'excuse en n'invoquant pour motif que l'absence d'intérêt justifiant l'envoi d'une nouvelle lettre et la possible rupture anglo-espagnole<sup>43</sup>.
- 26 Par ce faisceau d'indices, il apparaît qu'à partir de 1760/1761 le réseau Verduc-Roux fonctionne au ralenti, décline. L'étude des pièces comptables ne fait que confirmer l'enseignement des lettres. L'aller-retour entre Marseille et Cadix nécessite encore près de quatre semaines dans les années 1760. L'accélération réelle de la transmission des informations n'a pas eu d'effet stimulant décisif sur l'activité entre les deux sociétés. Le remplacement des Verduc par une autre maison gaditane est à exclure. Lorsque les régisseurs de Smyrne réclament un appui dans le port andalou, les Roux recommandent la maison bretonne<sup>44</sup>.
- 27 On ne discerne pas une telle évolution à Smyrne, du moins, par l'analyse de la correspondance qui conserve une certaine homogénéité. Ce sont les pièces comptables qui révèlent la baisse de l'activité réelle de la régie avec un commerce d'entrée centré quasi exclusivement sur les coûteux draps de Pennautier (dont la vente à bons prix est assurée mais les volumes en jeu bien plus faibles que les autres qualités de tissu) et avec un commerce de sortie réduit à une peau de chagrin. Les envois de marchandises depuis Smyrne dépassent péniblement les cinq mille piastres alors qu'ils atteignaient plus de

quarante-cinq mille entre 1764 et 1765. « L'objet des draps est celui qui a donné lieu à notre établissement<sup>45</sup> » affirme Pierre Paul Garavaque. Les Roux ne se sont jamais départis de ce principe. Cependant, le marché paraît saturé à la fin de la guerre de Sept ans. D'une part, les expéditions marseillaises reprennent de plus belle, et d'autre part, de nombreux étrangers, surtout hollandais aidés par leurs contacts ottomans<sup>46</sup>, alimentent l'échelle de telle sorte que les cours baissent. En dépit des nombreuses propositions de la part des agents stationnés au Levant, les majeurs de Marseille ont préféré réduire l'activité de leur commandite plutôt que de s'aventurer dans des activités complémentaires, surtout dans une place sujette à d'aussi fréquentes « révolutions ».

- 28 L'étude plus fine du commerce pratiqué entre les Verduc et les Roux semble obéir à la même logique. Pour l'essentiel le commerce réside dans l'exportation de piastres vers Marseille. Pareilles opérations représentent 53 % des envois de marchandises. Après l'interception d'un chargement par les autorités espagnoles en 1751, ce trafic cesse entre les deux maisons. Il n'est pas remplacé par une autre activité. Malgré l'étendue des affaires traitées dans les deux places, la correspondance se délite en même temps que le volume des échanges. En fait, comme le révèle la faillite de Verduc Kerloguen Payan et C<sup>ie</sup>, la maison gaditane a massivement investi dans la société en charge de l'*Asiento*, évoluant de la boutique vers la banque. Il s'agit d'une évolution assez commune parmi les puissants négociants français de Cadix. Jacques-Arnail Fornier écrit dans ce sens à Barthélémy son frère le 3 mars 1767 :

« Bien loin de vouloir lutter contre les maisons de Verduc, Jugla, Magon, Béhic etc..., nous voulons au contraire chercher à travailler dans un genre tout différent, faire de notre maison plutôt une boutique qu'une banque<sup>47</sup>. »

- 29 Marcel Courdurié a également montré, par l'étude des lettres de change du fonds Roux, qu'en 1729 elles sont « surtout un moyen de règlement d'opérations commerciales, en 1789, principalement un objet de spéculation sur les écarts de cours des changes entre les grandes places européennes » et conclut : « Du commerce, on passe à la banque<sup>48</sup>. » La maison marseillaise connaît donc la même mutation. En plein épanouissement du capitalisme commercial, nos riches négociants se détournent des échanges de marchandises.
- 30 Pareil changement dénote-t-il une évolution des mentalités ? Ce recul de l'activité marchande aussi bien à Cadix qu'à Smyrne au profit de la finance, et ce de manière quasi concomitante, ne peut provenir que de l'altération de deux facteurs intriqués : le profit envisageable et la maîtrise du risque lié à ce dernier. Notre étude à l'échelle micro ne permet pas de statuer sur le premier, en revanche, le second semble avoir eu de l'influence. Dans un contexte où les autorités espagnoles surveillent plus sévèrement les exportations interlopes et « libéralisent » le commerce avec leur empire colonial en battant en brèche le système des flottes, et où, en Orient, les puissances commerciales du nord de l'Europe pénètrent des marchés jusque là détenus majoritairement par les Français, les délais de transmission longs et/ou incertains constituent une charge qui grève la prise de risque. Tandis que la concurrence s'exacerbe, l'éloignement ferme des opportunités car le pari contenu dans toute spéculation devient de plus en plus audacieux, voire téméraire, « risquable » selon le mot des contemporains. Le temps joue contre le spéculateur. Cela expliquerait le choix de nos négociants d'abandonner les échanges de marchandises à longue distance pour des activités plus strictement financières. L'impact des modes de transmission de l'information marchande est, dans cette hypothèse, réel, et expliquerait pour partie le délitement de l'activité strictement

commerciale. La difficulté à faire parvenir rapidement et efficacement des informations d'un bout à l'autre de la Méditerranée rendrait plus complexe l'adaptation aux changements de « l'environnement humain », pour reprendre la terminologie de Douglass North<sup>49</sup>, et aurait poussé nos riches négociants à chercher l'aventure vers d'autres rives de l'activité économique. Pour parvenir à une conclusion plus assurée, il faudrait désormais corroborer ces hypothèses par des travaux à une échelle plus petite ou multiplier les études de cas de ce genre et vérifier si les Roux ainsi que leurs partenaires sont représentatifs d'une évolution plus générale ou s'ils constituent des exemples singuliers.

---

## NOTES

1. Charles CARRIÈRE, Marcel COURDURIÉ, Michel GUTSATZ et René SQUARZONI, *Banque et capitalisme commercial – La lettre de change au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Marseille, Institut historique de Provence, 1976, p.16.
2. Jean-Yves GRENIER, *L'économie d'Ancien Régime. Un monde d'échange et d'incertitude*, Paris, Armand Colin, 1996, 489 p.
3. Archives de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Marseille Provence (désormais ACCIMP), L09/847, lettre du 30 août 1746.
4. Charles CARRIÈRE, Marcel COURDURIÉ, Michel GUTSATZ et René SQUARZONI, *op. cit.*, p.125.
5. Gilbert BUTI, « Marseille au XVIII<sup>e</sup> : réseaux d'un port mondial », in Michèle COLLIN (dir.), *Ville et port (XVIII<sup>e</sup> – XX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, l'Harmattan, 1994, p.209-222.
6. Charles CARRIÈRE, *Négociants marseillais au XVIII<sup>e</sup> siècle. Contribution à l'étude des économies maritimes*, Marseille, Institut historique de Provence, 1973, 2 vol., p.71.
7. Charles CARRIÈRE, *op. cit.*, p.71.
8. Ferréol REBUFFAT, *Répertoire numérique des archives de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Marseille*, Marseille, 1965.
9. Didier OZANAM, « La colonie française de Cadix au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Mélange de la Casa de Velázquez*, 1968, p.259-349 et p.348-349.
10. ACCIMP, L09/1038, Convention du 2 mars 1759.
11. « our le commerce non de l'Empire ottoman avec , d'autre part ». in Elena FRANGAKIS- mportance internationale : Smyrne (1700-1914) » in Marie-Carmen SMYRNELIS (dir.), *Smyrne, la ville oubliée ? 1830-1930 – Mémoire d'un grand port ottoman*, Paris, Autrement, 2006, p.23.
12. ACCIMP, L09/818 et L09/845 à L09/854.
13. ACCIMP, L09/737 à L09/744.
14. ACCIMP, L09/41 et L09/1038 pour Garavaque et Cusson de Smyrne, L09/42, L09/48 et L09/53 pour les maisons Verduc de Cadix.
15. Il s'agit des traités de l'Escorial, de Fontainebleau et de Paris.

16. ACCIMP, L09/845, lettre du 8 septembre 1739 : « Les Anglais ont eu ordre de partir sous huit jours. »
17. Pour le détail exact des capitulations de 1740 voir Robert PARIS, *Histoire du commerce de Marseille 1660-1789*, t. V *Le Levant*, Plon, Paris, 1957, p.96-98.
18. Jean-Pierre BOIS, *L'Europe à l'époque moderne. Origines, utopies et réalités de l'idée d'Europe XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Armand Colin, 1999, p.153.
19. Les évocations relatives à cette méthode sont particulièrement abondantes.
20. Charles CARRIÈRE, Marcel COURDURIÉ, Michel GUTSATZ et René SQUARZONI, *op. cit.*, p.127.
21. ACCIMP, L09/853, lettre du 3 mars 1761.
22. ACCIMP, L09/818.
23. Charles CARRIÈRE, *Négociants... op. cit.*, p.784.
24. Charles CARRIÈRE, *Négociants... op. cit.*, p.785-787.
25. Je tenais à remercier Gilbert Buti pour m'avoir soufflé cette hypothèse lors d'une de nos rencontres.
26. ACCIMP, L09/738.
27. Robert CHAMBOREDON, *Fils de soie sur le théâtre des prodiges du commerce : la maison Gilly-Fornier à Cadix au XVIII<sup>e</sup> siècle (1748-1786)*, thèse préparée sous la direction de Bartolomé Bennassar, Toulouse-Le Mirail, 1995, 3 vol., p.559.
28. Sébastien LUPO, *Du commerce erratique d'un réseau négociant. Les relations de négoce entre Cadix et Marseille à partir de l'étude de la correspondance entre les maisons Verduc et Roux*, mémoire de maîtrise préparé sous la direction de Gilbert Buti, Aix-en-Provence, 2002, volume des annexes, p.55.
29. ACCIMP, L09/818.
30. ACCIMP, L09/847, lettre du 20 avril 1745.
31. Joseph PEREZ, *Histoire de l'Espagne*, Paris, Fayard, 1996, p.432.
32. ACCIMP, L09/851.
33. Robert CHAMBOREDON, *op. cit.*, p.181.
34. ACCIMP, L09/738.
35. ACCIMP, L09/740.
36. Cf. Annexe 2.
37. Charles CARRIÈRE, *Négociants... op. cit.*, p.784.
38. Daniel PANZAC, « La peste à Smyrne », *Annales ESC*, 1973, p.1072.
39. Daniel PANZAC, « La peste... », *loc. cit.*, p.1093.
40. Sébastien LUPO, *La fin de l'aventure négociante ? Commerce, liens sociaux et horticulture entre Marseille et Smyrne à partir de l'étude de la maison Garavaque et Cusson (1759-1772)*, mémoire de recherche approfondie préparé sous la direction de Gilbert Buti, Aix-en-Provence, 2006, volume des annexes, p.4.
41. ACCIMP, L09/738, lettre particulière du 22 avril 1762.
42. Cf. Annexe 1.
43. ACCIMP, L09/854, lettre du 2 juillet 1771.
44. ACCIMP, L09/739, lettre du 3 février 1764.
45. ACCIMP, L09/741, lettre particulière du 25 juillet 1767.
46. Marie-Carmen SMYRNELIS (dir.), *Smyrne... op. cit.*, p.36.
47. Robert CHAMBOREDON, *op. cit.*, p.226.
48. Charles CARRIÈRE, Marcel COURDURIÉ, Michel GUTSATZ et René SQUARZONI, *op. cit.*, p.60.

49. Douglass NORTH, *Le processus du développement économique*, Paris, Éditions d'Organisation, 2005, p.34.

---

## RÉSUMÉS

Le développement du capitalisme commercial requiert un échange sans cesse croissant d'informations qui, au XVIII<sup>e</sup> siècle, transite essentiellement par les correspondances entre marchands. Or, dans le commerce à long rayon, cela est entravé par la distance qui rend d'autant plus complexe la gestion du risque. Le délai de réponse peut être fatal à une spéculation à l'origine prometteuse. Deux exemples de relations épistolaires entre les ports de Marseille, Cadix et Smyrne, tirées du fonds Roux, montrent un abandon progressif des échanges de marchandises au cours de la deuxième moitié du siècle au profit d'activités financières. Tandis que les situations installées de monopoles sont remises en cause tant à Cadix qu'à Smyrne, il semblerait que l'inertie inhérente aux échanges épistolaires ait eu raison de l'audace marchande des négociants.

The development of trading capitalism constantly requires an increase in information exchange, and in the 18<sup>th</sup> century, this occurred mainly by epistolary exchanges between merchants. However, distance not only hampered trade whereby a delayed reply could be fatal for a promising speculation, but it also made risk management a lot more complex. Two examples of epistolary relations between the harbours of Marseilles-Cadix, and Marseille-Smyrne, taken from the Roux funds, showed a progressive withdrawal of goods exchanges benefiting financial activities during the second half of the 18<sup>th</sup> century. Despite the established monopoly, the daring of the Marseilles negotiators were questioned both in Cadiz and Smyrne because of the inherent inertia of epistolary exchanges.

## INDEX

**Mots-clés** : commerce, histoire, information, mer

**Index géographique** : Midi, Marseille, Méditerranée

**Index chronologique** : Époque moderne

## AUTEUR

**SÉBASTIEN LUPO**

Professeur d'histoire au Lycée M. Genevoix à Marignane